

Un petit pas pour l'homme

Un, deux, trois l'histoire commence là. *Hic et nunc* : ici et maintenant.

Quatre, cinq, six mon mignon...haut hisse.

Sept, huit, neuf sors de ton œuf.

Dix, onze, douze...allez oust !

J'étais droit comme un I. Fier comme la justice et tremblant comme une feuille de mûrier-platane en plein vent. Je me tenais debout au milieu de la pièce, encore tout étonné de la perspective que ces quatre petits mots donnent aux choses. Je me tenais debout tout seul, fièrement campé sur mes deux jambes, sans saisir la main des géants, goutant au plaisir farouche de la toute-puissance qu'octroie la bipédie. Moi, auparavant peureuse demi-portion lovée dans mes langes, voilà que je faisais enfin mes premiers pas dans le monde de la verticalité. Je n'étais pourtant pas bien gaillard, on m'appelait bien volontiers « pépère » en louant mes nuits calmes et mon charmant sourire de n'a-qu'une-dent. Et puis un jour, on m'avait mis debout.

Debout ?

Debout !

Debout... Quelle idée avez-vous eu là, dites ? Vous voulez dire que vous ne me porterez plus dans vos bras pour un oui ou pour un non ? Que ce sera à moi d'aller vers les choses et non plus aux choses de venir à moi ? Attendez, attendez, je voudrais être certain de vous avoir bien compris : *Pigmaei gigantum humeris impositi plus quam ipsi gigantes vident*, tout de même ! Allons bon, ne soyez pas si soupe au lait, dire que le nain sur l'épaule du géant voit plus loin que celui qui le porte ne fait pas de moi un partisan du moindre effort, enfin !

Debout bim, bam, boum.

Badaboum.

Etre debout, ça veut dire déplier les genoux, poser les pieds bien à plat sur la moquette, pointer le ventre en avant et vite ! Reculer du nombril pour ne pas basculer à la renverse. Moi, j'étais debout pas droit, debout cabossé, cahin-caha, bras ballants, mais debout quand même. Oh ! Mais vous me faites rire vous autres, si vous croyez que c'est facile ! Et puis je vous rappelle que c'était votre lubie, d'abord. Je n'avais rien demandé à personne, me satisfaisant de la position de la cédille avec affablement, comme tant d'autres avant moi.

Oui, oui mon brave, c'est cela, gouzi-gouza à toi aussi et risettes pour tous. Mais...mais je... Ah non, lâchez ma Sophie ! Ouste, bas les pattes, halte là ! Au voleur, à l'infamie, on s'en est pris à une innocente, rendez-moi Sophie la girafe vous autres, ou bien je ne réponds plus de rien. Quoi ? Qu'ouïs-je ? Qu'entends-je ? Dieu, quel affront, squouitcher ma Sophie à quelques mètres de moi à peine, sans vergogne ni repentir, je n'en crois pas mes mirettes ! Arrêtez ou je déclenche le hurlement-gyrophare de la mort. Squouich, squouich, fait Sophie la girafe en toute impunité. Bien, bien bien, vous l'aurez voulu, *Dat Deus immiti cornua curta bovi*, aux méchants bœufs, Dieu donne courtes cornes.

Je me lève.

J'arrive.

Tremblez, carcasses.

Aux émois des premiers pas ont succédé les premières chutes. La chute. Le raté, le pas beau. Le croulant, l'hésitant. Le faux-pas, le rentre dedans. Le talon qui ripe, le nez en l'air qui vous met ventre à terre.

Encore toi ? dit le sol.

Mais j'avais compris, car *cogito ergo sum*, je pense donc je suis, que l'équilibre, c'était l'essai. La tentative. Le raté, le pas beau certes, mais à l'issue incertaine : et si, cette fois, ça fonctionnait ? Courir ? Sauter ? Gambader, enjamber ? Pas impossible. Faire un pas. Faire un pas c'est se tenir très fort à quelqu'un qui vous tient très fort aussi. C'est le nez qui tire en avant, les épaules qui suivent le mouvement, le pied qui se lève, gros orteil au vent. Allez, décolle, mon mignon ! Envole-toi, on va faire de grandes choses toi et moi, tu verras : *ultra posse nemo obligatur*. A l'impossible, nul n'est tenu.

Bientôt, je dansai, virevoltai, brassai la vie et avançai à pas de géant, moi aussi. Bientôt je crapahutai, crû et cru, croquant à pleines dents le croustillant du quotidien. Bientôt j'allai à l'école, bientôt j'eus des diplômes, bientôt je fus autonome.

La vie allait bon train, *Carpe Diem* et tutti quanti.

Et puis un jour, face à face : *fiat lux* ! Que la lumière soit !

Elle se tenait debout, elle aussi.

Elle, jolie. Jolie comme d'ici au Bengale, jolie de tout partout de tout son corps, jolie de tout partout dans sa tête. Elle se tenait, elle, mais tiens moi, toi, je lui dis. Jolie Julie.

Et moi, je me tenais debout, aussi. Incapable de faire le premier pas.

Cave ne cadas, prends garde à la chute !

Prends garde à la chute, disent les érudits et les têtes bien remplies, disent les sages et ceux qui prennent de l'âge. « Mais enfin, risque-toi bon sang ! » Me chuchote une voix enfantine bien connue à l'oreille. Risque-toi car l'essai est gratuit et peut être gratifiant. Risque-toi car *audaces fortuna juvat* : la fortune sourit à ceux qui osent.

Julie me souriait, elle, moi pas. Envolé, mon beau-parler. Evaporée, ma science si longuement infusée. Disparu, mon courage à deux mains. J'étais devenu complètement gaga-gâteux, baba-bafouilles, flagada-raplapla. *Magister dixit* (le maître l'a dit) : j'étais devenu complètement et irrémédiablement imbécile.

Moi, cervelle sur patte pourtant assidument remplie, j'étais à court de mots, comme dénué de tout sens de la répartie, franchement incapable de faire quoi que ce soit, excepté sourire comme l'idiot que je ne pensais pas être.

Julie me regardait de ses grands yeux gris-malice et assistait, curieuse, à mon *modus operandis*, mon mode opératoire, pour le moins surprenant. Je me tortillai sur place dans tous les sens, perdis la verticale et quelques pédales au passage, trifouillai mes mains, balbutiai des inepties sur la pluie et le beau temps de vous avoir rencontré mademoiselle, enchanté ! Bref, *alea jacta est*, les dés étaient bel et bien jetés.

« *Vice versa*, réciproquement » répondit timidement Julie. J'en déduisis donc que nous étions dans le même coton, elle et moi.

Jolie Julie...

Julie se tenait belle, droite comme un astre. Moi, je digérais à peine le contre-coup de l'effet papier buvard : où diable étaient passés mon savoir, mes connaissances, mes acquis ? Comment ça, je ne savais plus marcher ? Comment ça, j'avais un air niais qui me collait au minois ? Imbécile, moi ? En êtes-vous bien sûr, parbleu ?

« Eh oui mon grand, me murmura alors à l'oreille la même voix enfantine que tantôt, eh oui. Faire un premier pas est décidément l'affaire cyclique de toute une vie. Mais fais donc confiance à cette langue antique que tu affectionnes tout particulièrement et tu verras, un plus un feront à nouveau deux »

A ces mots, me vinrent alors à l'esprit ceux de mon tout premier professeur de latin.

« *Imbecilium*, qui donnera plus tard le mot imbécile, signifiait à l'origine « sans bâton », pour désigner une personne à la démarche incertaine et maladroite, l'infirmité du geste se transformant ainsi petit à petit en infirmité de la pensée... »

Julie me regardait toujours, et moi aussi.

« Accepterais-tu de faire un bout de chemin avec moi ? » je lui demandai, tout à trac.

Patatrac.

« *Vade mecum* : je t'emmène » elle me répondit, tout à coup.

Coup de foudre.